

Pierre Vinclair

Le Chamane et les Phénomènes

La poésie avec Ivar Ch'Vavar

Lurlure

© Éditions Lurlure, 2017

Éditions Lurlure
6 chemin des Poissonniers
14000 Caen
lurlure.net

ISBN 979-10-95997-03-0

SOMMAIRE

PROLOGUE	09
1. La singularité fictive	11
2. Ch'Vavar sur la poupe	17
PREMIÈRE PARTIE : LE CHAMANE ET LES PHÉNOMÈNES	23
1. Onze, douze, treize	25
2. La poésie comme miroir déformant	27
3. L'image de l'enfance	30
4. Le travail du poème	33
5. Chamanisme	36
6. Le rôle de la contrainte	39
7. Portrait du poète en apprenti chamane	43
8. Le travail épique	44
9. L'horizon épique	48
10. Cosmologie du sexe	51
11. Un rimbaud kantien	56
12. Le phénoménologue ou l'aède	59
INTERMÈDE : MYSTIQUE DU CORPS FICTIF	67

DEUXIÈME PARTIE : <i>HauM</i>	75
1. À la fin	77
2. L'image et le monde	79
3. L'image vers l'être	84
4. Poétique de l'image	92
5. Après que les dieux sont partis	101
TROISIÈME PARTIE : VICTOR HUGO SERAIT-IL FOU DE NOS JOURS?	113
ENVOI : IVAR À HOLLYWOOD	177

PROLOGUE

1. LA SINGULARITÉ FICTIVE

Le livre, qui compte quarante-quatre pages (c'est plutôt ce qu'on appelle une plaquette, grand format, à couverture orange cartonnée et reliée par d'antiques agrafes, intégralement rouillées; son titre, *Cumann na amadain*, signifie "La compagnie des idiots", précise un paragraphe introductif, écrit en petits caractères, en haut de la page 3), m'a été envoyé par le poète Ivar Ch'vavar. Il se présente comme un extrait — ou une photographie, un "instantané" — datant de 2002, compilant des travaux signés par une trentaine de noms; il s'y agit d'explicitier, par ses résultats, la pratique du poème mise en œuvre dans la revue *Le Jardin ouvrier*. Page 22, sous le nom d'Évelyne "Salope" (*sic*) Nourtier, sont écrits les vers suivants :

"Sur la plage de Berck"

Le ciel est un verre écrasé plein de larmes. Le
soleil un dedans de bouteille vert sombre. Les nuages
sont pleins de poils de verre et de soupirs, abscons.
Sur les chaudes têtes, sont comme des, les mouettes,
à demi pleines d'eau tiède, burettes. Le ciel bleu,
l'odeur d'urine, les épluchures d'oranges violentes —

la main en visière, je regarde parfois l'horizon ou —
les transat's, le bariolement des couleurs, et le passage
des corps et des maillots multicolores, ou sur le sable
je regarde au contraire mon gros pied de près
avec mon gros œil [...]

*

Malgré quelques tentatives, moi qui n'ai pas tellement de théorie sur ce que peut la poésie, ou ne peut pas, ce qu'elle est ou n'est pas, qui ne sais pas si elle est admissible ou pas, ni même si elle existe, comme disait l'autre, ou bien n'existe pas et qui finis par concevoir que je ferais mieux de me remettre au travail — au métier — et à poncer du vers plutôt qu'à les triller de slogans ridicules voulant rivaliser avec les marques déposées : coup de dés, inspiration, résistance, perversion de la communication, illuminations, chanson d'amour ou rage de l'expression, présentation sensible de l'idée, règles de l'harmonie, beau mensonge, déplacements ontologiques, dérèglement des sens, monophonie, plaintes, merveilleux inconscient, rimes & alexandrins, imitation au troisième degré, musique, grammaire, grimaces, boustrophie, sophistique, pâte-mot, indécision du sens, figures de style, éthique de l'habitat humain, voix de l'événement, mystique, défense & illustration, fonction, fureur et mystère, rétribution du grand défaut des langues (quoique certaines valent plus que d'autres, elle ne valent bien souvent qu'en oubliant deux tiers de ce que l'on appelle aussi "poésie") — je me dis malgré tout qu'il y a quelque chose que me fait ce poème qu'il faudrait savoir dire. Il me

fait voir — quoi, sinon le grand ballet morose et passionnant des choses — débiles, muettes, invisibles? Je ne sais pas. Je suis sûr que ce n'est pas ce que les romantiques ont appelé "l'indicible"; et cela me semble moins aussi un dérèglement des sens qu'un réglage inédit, un peu expérimental, encore à l'état d'essai, ou de fiction — du sens.

*

Ce que je vois, je ne le vois pas à proprement parler et "un verre écrasé plein de larmes", je ne sais pas ce que c'est, pas plus que des "nuages pleins de poils de verre et de soupirs" — et non seulement je ne le vois pas dans l'expérience courante, mais pas non plus comme des métaphores, selon un déclenchement des significations en deux temps qui dirait que, le soleil étant au ciel ce que le nuage est à la pluie, on peut dire par exemple qu'un nuage est le soleil de la pluie... — mais c'est quoi des "poils de verre"? Il ne s'agit pas là de "prêts", d'"emprunts", de transferts, de toute l'économie des significations à laquelle nous a habitués l'école. Et pourtant, en un sens — en un sens idiot, que ne rendrait à coup sûr aucune autre expression —, ce que sont des nuages gonflés par les soupirs et par les poils de verre, je le vois, comme si la langue était un réseau de signes efficaces, renvoyant les uns vers les autres, dans lequel existeraient aussi, comme des renvois seconds, permis par le système mais imprévus (de la même manière que l'on peut par une conséquence du dispositif de certains sacs à dos de randonnée accrocher les sangles de poitrine à celles de la ceinture, même si c'est inutile et assez peu pratique — ou nouer ensemble les lacets de ses

chaussures), connexions inutiles qui font bien voir des choses mais dont on ne peut rien faire, que ne résoudra pas l'échange commun des mots — étoiles au ciel de la langue où filent les avions — comme ces énoncés grammaticalement corrects mais dépourvus de sens, advenus comme les effets secondaires de règles grammaticales trop lâches par rapport aux exigences précises de la communication, dont les philosophes du langage ponctuent avec mépris leurs démonstrations hasardeuses.

*

Mais ce n'est pas exactement cela; d'ailleurs la grammaire également se tord : "Sur les chaudes têtes, sont comme des, les mouettes" quand d'autres énoncés, eux aussi corrects grammaticalement mais dépourvus de sens, nous laisseraient de marbre : "quadruplicité boit temporisation" (Russell¹). Nous laisseraient de marbre, ai-je dit, ici — ils trouveraient leur place ailleurs, chez un Philippe Beck, peut-être, ou l'on peut lire par exemple : "Chevalinité ignore / eau et boue²." C'est que (j'ai tout à l'heure parlé d'"étoiles", usant d'une vieille métaphore un peu suspecte, "dans le ciel de la langue", j'aurais dû dire "constellations") ces nœuds de mots, dépourvus un à un de signification, en s'intégrant dans un discours ou dans un chant qui les tisse et les tient ensemble finissent par faire du sens et par donner une sorte de vision — dont toutes les composantes, à part soi, sont peut-être de simples impossibles — du réel. Et la leçon à en tirer n'est pas seulement, je crois, que les exemples se réduisent pour les logiciens qui veulent tracer une frontière sévère entre du non-sens "acceptable", car poétique,

et du non-sens inacceptable : c'est que s'invente ici, dans le travail de la langue — dans celui d'Évelyne Nourtier, dans celui de Philippe Beck, dans d'autres — dans ces visions singulières, idiotes, des singularités de *vues*, ou de nouvelles manières de composer le grand système de ce qu'on dit — de ce que les mots nous invitent à penser — qu'il y a. Pour le dire autrement : ce ne sont pas des énoncés “dépourvus de sens”, mais des énoncés dans lesquels le sens est à l'état de fiction. Que le poème ne soit pas signé du nom de Ch'Vavar, mais de celui d'Évelyne Nourtier, l'un de ses nombreux hétéronymes, n'est pas anodin : il s'invente là une vue, une manière de voir ; ciselant dans l'émail de la langue un système d'objets impossibles (le verre écrasé, les nuages pleins de poils) mais qui tiennent ensemble en une vision, c'est en même temps un *sujet* voyant qu'il fait apparaître, et cette lyrique imaginaire se double d'une phénoménologie expérimentale. Fiction des objets impossibles, et fiction du sujet voyant : le poème est invention de noèses, et la fiction une modalité du sens ; elle découpe des personnages dans les personnes, des individus dans les corps. Les singularités fictives.

*

Relisant encore une fois “Sur la plage de Berck”, je sais qu'il y a quelque chose qui résiste ; ce que font les phrases en tremblant d'une ligne à l'autre ne se dissoudra pas dans l'analyse — comme si ce n'était pas simplement le contenu, chaque expression prise une à une, qui esquivait mes griffes, mais l'existence du poème lui-même. Comment peut-on écrire

cela? Pourquoi d'autres le lisent? Mes pauvres théories, qui ne sont que d'autres phrases, aux articulations plus communes, ne pourront pas le dire. C'est de cette résistance, sans doute, d'une existence puissante mais inraisonnable que naît mon émotion — je n'y viens les y confronter que pour mieux jouir de ces points d'interrogation.

Juin 2010